

Sœurs et frères, chers amis,

Chaque année à l'occasion du jour saint de Yom Kippour, les parents juifs bénissent leurs enfants en ces termes : « **Que Dieu te traite comme Éphraïm et comme Manassé !** »

Mais pourquoi Éphraïm et Manassé ? Pourquoi pas Abraham, Moïse ou même Joseph ? Comment se fait-il que la bénédiction des enfants juifs se fassent en invoquant les fils de Joseph, alors qu'ils sont **beaucoup moins intéressants que leur père** ? Soyons honnêtes, Éphraïm et Manassé, ce sont un peu les Laura et David Halliday du Premier Testament : des personnages secondaires à l'ombre d'une figure majeure.

C'est pourtant **en leur mémoire** que sont bénis les enfants, dans une bénédiction tellement importante qu'elle fera dire à Rachi, le grand penseur juif du Moyen-Âge, que cette bénédiction inclut toutes les bénédictions du monde.

Pour être précis, c'est d'abord en obéissance à un **ordre contenu dans la Bible** que ces mots se sont transmis. Je lis ainsi au chapitre 48 de la Genèse. Nous sommes à la fin de la vie de Jacob, qui a retrouvé son fils Joseph, auquel il s'adresse en ces termes :

C'est par toi qu'Israël bénira en disant :

Que Dieu te rende comme Ephraïm et comme Manassé ! [...].

Israël dit à Joseph : Je vais mourir. Mais Dieu sera avec vous, et il vous ramènera au pays de vos pères. Quant à moi, je t'ai donné une part de plus qu'à tes frères, celle que j'ai prise aux Amorites avec mon épée et mon arc¹.

Vous le savez sans doute : la fin de vie d'une personne est parfois l'occasion d'une tentative de réparation des liens brisés. Ce peut être *via* quelques mots échangés au chevet du mourant, ou *via* des dispositions testamentaires de dernière minute.

Mais parfois, ce rééquilibrage n'a pas lieu. Ainsi, Jacob, qui a eu 12 fils, a toujours préféré Joseph, à tel point que ce dernier sera vendu en esclavage par ses frères jaloux, vous le savez². Eh bien au seuil de la mort, **le patriarche persiste dans sa préférence**, en avantageant les fils de Joseph. Ainsi, je relis : *Quant à moi, je t'ai donné une part de plus qu'à tes frères³.*

Dès lors, pour comprendre la bénédiction prononcée par Jacob sur ses petits-fils, je souhaite la remettre en perspective à la lumière du bref récit de leur naissance, que nous avons lu en Genèse 41. Non comme un archéologue, non comme un exégète juif, mais, avec vous, comme un chercheur de sens, afin de goûter – nous aussi – dans nos vies, cette bénédiction millénaire.

Penchons-nous d'abord sur **le père d'Ephraïm et Manassé : Joseph**, arrière-petit-fils d'Abraham, ce dont tout le monde ne peut pas se vanter ! Néanmoins – s'il en fallait encore une

¹ Gn 48, 20a.21-22 (NBS)

² Gn 37

³ Gn 48, 22

– **Joseph est la vivante preuve que le Premier Testament n'est pas un guide de réussite de la vie familiale.**

Ainsi, rappelez-vous Abraham qui fait un enfant à la servante sa femme. Rappelez-vous Isaac qui manque de se faire égorger par son père. Rappelez-vous Jacob qui achète la bénédiction paternelle à son frère en échange d'un plat de lentilles. Autant de critères qui feraient dire à n'importe quel psychologue aujourd'hui que **nous sommes là face à une famille dysfonctionnelle**. Pourtant, je me répète, c'est de cette famille cabossée que jaillissent les mots de la bénédiction qui contient toutes les bénédictions du monde.

Si Joseph est vendu par ses frères, il va tout de même trouver une nouvelle figure paternelle en la personne de Pharaon. J'en veux pour preuve le verset 45 : *Le pharaon appela Joseph du nom de Tsaphnath-Panéah*. En lui donnant un nouveau nom, **Pharaon inscrit Joseph dans une nouvelle trajectoire**. L'ennui, mes ami·e·s, c'est qu'on ne sait pas avec précision ce que signifie le nom égyptien de *Tsaphnath-Panéah*. Plusieurs hypothèses sont avancées : « salut du monde », « soutien de la vie » ou encore « chef des scribes ». Bref : on n'en sait rien. Ce qu'on sait en revanche, c'est **sur quel jeu de mots est bâti le nom de Joseph** en hébreu. *Yosef*, en hébreu, vient soit de la racine qui signifie « enlever », soit de la racine qui signifie « ajouter ». Et cette ambivalence se trouve dans le récit de la naissance de Joseph, après la longue stérilité de sa mère Rachel. Je lis :

*Alors Dieu se souvint de Rachel, il l'exauça et la rendit féconde. Elle conçut et elle enfanta un fils ; elle dit : "Dieu a **enlevé** ma honte" ; et elle l'appela Joseph, en disant : "Que Yahvé m'**ajoute** un autre fils !" ⁴*

Dès lors, en rebaptisant Joseph – si j'ose dire – Pharaon ne fait pas que lui donner une identité égyptienne, **il l'extrait aussi d'un regard parental mal ajusté**. Joseph va enfin pouvoir être quelqu'un, quelqu'un d'autre que son père ou sa mère, quelqu'un de différent et d'unique. Et c'est déjà une bénédiction en soi que de se reconnaître comme unique, valable à part entière, suffisant. Non pas né simplement pour exaucer les prières d'une mère ou d'un père. Non pas né – comme cela arrive – en dépit du désir.

Joseph va effectuer ce parcours **jusqu'à se reconnaître comme une bénédiction**, lui qui avait pourtant goûté le poison du rejet. Un rejet imposé par ses frères dont, à sa manière, Joseph va se remettre quand, les voyant arriver affamés en Égypte, il aura l'audace de leur déclarer : **Je suis Joseph votre frère** (Gn 45,4). Et, plus loin : *C'est pour vous sauver la vie que Dieu m'a envoyé devant vous* (Gn 45, 5b).

Non seulement Joseph a survécu à ce qui aurait dû le conduire à la mort, mais il est lui-même devenu bénédiction pour les autres.

De fait, cette nouvelle identité accordée au fils de Jacob coïncide avec le début des 7 années d'abondance en Égypte. Et le narrateur de préciser : *Joseph amassa du blé comme le sable de la mer* (Gn 41, 49). Peut-être cette comparaison vous évoque-t-elle quelque chose. Et pour cause : nous avons là une allusion à la promesse que Dieu fit à Abraham en Gn 23, 17 :

⁴ Gn 30, 22-24

je te comblerai de bénédictions, je rendrai ta descendance aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que le sable au bord de la mer.

Dès lors, le blé amassé par Joseph pendant 7 ans vient signer – avec le chiffre divin 7 – la bénédiction accordée par Dieu en Joseph.

Et nous ? Sans parler seulement de faire bon accueil à l'étranger (toutes les Écritures nous y appellent !), j'aimerais nous inviter à un exercice d'introspection. À l'intérieur de nous, y a-t-il un Joseph écrasé ou rejeté par ses frères ? Y a-t-il une part de nous mise au rebut par notre raison, par nos peurs ou par notre éducation ? Une dimension de notre être que nous pourrions envisager sous un jour neuf, que nous pourrions appeler autrement ? La folie est parfois de la créativité. L'impulsivité est parfois un sens aigu de la justice... Y a-t-il une facette de notre personne que nous pourrions laisser vivre et s'épanouir pour que tout en nous vive mieux ? Je vous laisse y réfléchir !

Et puis ces enfants, Éphraïm et Manassé, ils ont une mère ! Une mère dont on ne dit pas grand-chose, mais assez pour éveiller notre curiosité.

Je relis : [Pharaon] *lui donna pour femme Aséneth, fille de Poti-Phéra, prêtre de One*⁵. Aséneth sera encore mentionnée deux fois en tout dans le Premier Testament :

- En Gn 41, 50, je relis : *Avant la première année de famine, deux fils naquirent de Joseph, ceux que lui donna Aséneth, fille de Poti-Phéra, prêtre de One.*
- Et en Gn 46, 20 : *Il naquit à Joseph au pays d'Égypte Manassé et Éphraïm que lui avait donnés Aséneth, fille de Poti-Phéra, prêtre de One.*

Les trois seules fois où l'existence et le nom d'Aséneth sont évoqués, **il est rappelé qu'elle est une païenne**. Pire encore : **la fille d'un prêtre qui sacrifie aux idoles du dieu soleil dans le sanctuaire d'Héliopolis**. Comment se fait-il que le Dieu de la Genèse ait permis que ce héros national qu'est Joseph prenne pour femme une idolâtre ? Et, question secondaire, comment se fait-il que les rédacteurs n'y voient apparemment rien à redire ?

En fait, il faut sortir de la Bible pour comprendre que la présence d'Aséneth la païenne aux côtés de Joseph n'a **pas été facile à accepter pour les lecteurs juifs**. J'en veux pour preuve deux tentatives littéraires de cachériser⁶ ce mariage :

- D'abord, dans un commentaire rabbinique du 1^{er} siècle de notre ère, les *Pirqé de Rabbi Éliézer*, l'auteur imagine qu'Aséneth est **le fruit du viol commis par Sichem sur Dinah** – Dinah étant elle-même la fille de Jacob. Manifestement, l'auteur préfère que Joseph épouse sa demi-sœur traumatisée plutôt qu'une païenne.
- Et puis, il y a le délicieux roman *Joseph et Aséneth*⁷, composé entre 100 avant et 100 après Jésus-Christ. Ce roman, un des premiers romans de l'histoire à nous être parvenus en entier, narre l'histoire d'amour entre Joseph et Aséneth : d'abord la

⁵ Gn 41, 45

⁶ Au sens de « rendre caché »

⁷ On peut lire ce roman dans l'opus de La Pléiade intitulé *Écrits intertestamentaires*.

rencontre, puis le coup de foudre, puis le rejet d'Aséneth par Joseph (car elle n'est pas juive), puis la conversion d'Aséneth et la destruction de ses idoles et enfin, le mariage. Car tout est bien qui finit bien dans ce roman.

Mais voilà, tout cela n'est que littérature extrabiblique. **Les Écritures semblent s'accommoder de la présence d'Aséneth.** On peut même dire qu'elle lui porte chance, puisqu'il n'aura pas à attendre avant d'avoir des enfants et qu'en plus, il recevra deux fils.

Et nous ? De quoi devons-nous peut-être cesser de faire des histoires ? De quoi cherchons-nous à nous excuser ? Cette nouvelle personne de la famille qui est et qui restera différente ? De quel audacieux mélange vivons-nous et devons-nous nous réjouir pour ce qu'il est : une bénédiction ?

J'aimerais m'arrêter enfin sur la signification des noms de Manassé et d'Ephraïm. Pour cela, je reprends le texte biblique, en Genèse 41 :

51Joseph appela le premier-né du nom de Manassé (« Oubli ») – car, dit-il, Dieu m'a fait oublier toute ma peine et toute la maison de mon père. Manassé est donc nommé du nom de l'oubli, comme si Joseph était reconnaissant de ne pas être hanté par son passé et exprime ainsi ce qu'Avivah Zornberg appelle « miséricorde de l'oubli »⁸.

Je continue : *52Joseph appela le second du nom d'Ephraïm (« Fécondité ») – car, dit-il, Dieu m'a rendu fécond au pays de mon affliction.* Éphraïm représente ainsi la capacité de trouver la fertilité même dans l'affliction, de porter des fruits et d'être en vie même après une immense tragédie, même après le malheur⁹.

Et nous ? En reprenant le fil de tous ces personnages, Joseph, Aséneth et leurs enfants, que devrions-nous entendre, individuellement, comme bénédiction sur nos vies ?

Peut-être ceux-là, que je vous propose ce matin :

Puisses-tu être libéré du besoin de t'excuser d'être toi-même. Puisses-tu savourer la présence de personnes différentes autour de toi, sans chercher à les changer. « Puisses-tu ne pas être obsédé par le passé, puisses-tu être capable d'exister hors de ton lieu d'origine, puisses-tu savoir que la vie existe même après la tragédie ».

Dieu dit du bien de nous. À lui seul soit la gloire, dans l'Église et en Jésus-Christ. Amen.

Pasteur François Choquet

francois.choquet@protestant.link

0496 / 04.57.61

⁸ <https://akademimg.akadem.org/Medias/Documents/Vaye'hi-Horvilleur.pdf>

⁹ Idem